

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 62 (1924)  
**Heft:** 39

**Artikel:** L'artilleur  
**Autor:** L.B.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-219006>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## INSPECTIONS MILITAIRES

**L**ES inspections militaires actuelles ont un caractère différent de celles d'avant-guerre. Antérieurement à 1914, elles comportaient un groupement de militaires ainsi que maintenant, je l'admets, subissant l'examen de l'arme, de l'équipement, de l'habillement, tout comme à présent. Puis, lorsque c'était terminé, après les recommandations usuelles, les hommes se dispersaient plus ou moins à la débandade, allaient boire un verre sans autre, ou rentraient chez eux. D'aucuns se saoulaient aussi, se chaillaient parfois, se battaient peut-être. Mais tout cela au hasard des rencontres, à la va comme le vent te pousse.

Actuellement, c'est une autre affaire. Il n'est pas même besoin d'être soldat pour s'en rendre compte. Il suffit d'observer ceux-ci, de se mêler à leurs groupes, d'écouter leurs conversations tour à tour animées ou sentimentales, de comprendre les silences coupant leurs récits colorés, de voir ces hommes hanche à hanche autour d'une table de café trop petite pour eux tous car ils ont agrandi leur cercle en prenant des sièges de droite et de gauche, serrés les uns contre les autres, se sentant les genoux, heureux d'être réunis, jouissant jusqu'au tréfond de leur cœur de cette forte fraternité qu'ont créées les mobilisations de guerre. C'est un état d'âme. L'esprit n'est pour rien dans ces réunions. Nos ancêtres des cavernes ou nos aïeux des huttes lacustres devaient en faire autant autour de leurs feux après leurs expéditions.

C'est un besoin à satisfaire. L'homme qui a porté les armes pour monter la garde ou aller au combat éprouve l'impérieuse nécessité de remémorer ces épisodes avec ses camarades, de reparler de ces temps s'estompant déjà dans la brume et dont seuls bientôt ne surgiront plus que les côtés lumineux.

Soldat, ainsi que mes frères, je me suis assis au cercle de nos pacifiques guerriers. Comme d'autres, s'il l'avait fallu, nous aurions su rougir le sol de notre sang, laisser nos entrailles fumantes sur la terre éventrée, prête à nous recouvrir, ou cueillir des lauriers et les ramener dans une apothéose de gloire, de feu et de larmes. Ce sacrifice ne nous a pas été imposé. Malgré les vides de 1918, nous sommes là pour le travail et nos enfants !

Mais nous avons monté la garde ! Nous avons martelé la ceinture de notre pays depuis les Alpes au Jura jusqu'au Rhin. Le fer de nos souliers a marqué son empreinte tout au long de cette frontière. Les sentiers creusés dans nos rochers le diront toujours à ceux qui viendront après nous. Nos jours de mobilisation s'alignent par centaines. Et nous sommes lourds de souvenirs.

Aux récits de mes frères d'armes, j'ai mêlé les miens. J'ai écouté ce qu'ils disaient. Avec eux je me suis vu. Nous avons communiqué ensemble dans ces silences où l'on entendait mieux la voix lointaine de la guerre hurlant autour de nous, alors que nous étions là-bas.

Voilà ce qui donne à nos inspections militaires leur caractère d'aujourd'hui. Auparavant, me disait un vieux soldat n'en faisant plus depuis longtemps, nous venions dîner à la maison; nous nous rechangions ensuite pour aller aux champs. Maintenant, vous mangez ensemble au restaurant. Vous passez l'après-midi dans les différentes caves d'amis accueillants. Le soir, vous restez encore au café à parler ou à chanter jusqu'à vous faire dire trois fois : « Messieurs, c'est l'heure ! » Et vous rentrez, pas même éméchés, contents et mélancoliques, si tant est qu'on puisse allier ces deux sentiments. Que pouvez-vous donc tant vous raconter ?

C'est si vrai ce que dit là l'ancien soldat ! Voyez ce qui se passe : Sitôt l'inspection terminée, des hommes se cherchent, des appels se lancent, des mains se serrent, des groupes se forment et s'acheminent vers le café voisin. Ces soldats veulent se réunir, rester ensemble, échanger leurs pensées, parler des mobilisations et revivre un semblant de cette même atmosphère

dans laquelle, une tranche de leur vie s'est écoulée.

Les tout anciens ou les tout jeunes, n'ont pas ces souvenirs. Ils ne sont pas soudés entre eux comme nous le sommes par ces nuits, lorsqu'allongés flanc à flanc nous dormions dans la paille des cantonnements devenus familiers comme nos chambres conjugales. Ils n'ont pas couché roulés dans les couvertures, serrés comme des sardines pour avoir plus chaud aux avant-postes, quand la neige nous recouvrait d'un glacial duvet. Des rats, gros comme des hérissons, ont-ils passé sur leur ventre dans leur sommeil, mordillé leurs oreilles croyant avoir à faire à des cadavres ? Ont-ils patrouillé sous la leur blafarde des fusées éclairantes trouant la nuit ? Ont-ils eu leurs boyaux aplatis sous la pression des cartouchières pleines, les cervelles secouées par la boîte à cartouches heurtant le crâne ? La terre a-t-elle tremblé sous leurs pas au bruit du canon ? Ont-ils tiré contre les avions survolant notre territoire ? Sont-ils montés à pied d'Yverdon à la Lucelle ou à l'Allaine ? Ont-ils fait Boncourt, Bonfol, Roggenburg, Charmoilles, et toute la lyre jusqu'à Bâle ? Ont-ils croulé de fatigue à la montée de Cheyres ? Ont-ils remué la terre à Morat ? Ont-ils broyé du cirage et pilé du cafard dans l'Emmenthal ? Ont-ils été au clou à Laufon ou à Buix ? Ont-ils bu de la goutte pour s'étourdir et dormir malgré les puces ou les punaises ? Ont-ils pensé et écrit à leur femme, ou à leur bonne amie, depuis nos nombreux foyers du soldat ? Non !

Ils n'ont pas dans la tête les visions de la guerre côtoyée comme ces fondrières dans lesquelles on a mis le pied sans s'y enlizer. S'il reste de la boue aux souliers, nous avons des souvenirs plein le corps. Comme on secoue la poussière de ses brodequins, ainsi nous aimons de temps à autre faire prendre l'air à nos réminiscences. Seules maintenant les inspections militaires nous en offrent l'occasion. Voilà pourquoi les soldats se cherchent, se groupent, restent, parlent ou se taisent, se comprennent toujours, parce qu'ils ont mis l'habit sous lequel ils ont vécu ensemble en frères siamois liés par les armes. Durant un moment, ils retrouvent un cliché de la vie des camps, animée, grouillante, au brouhaha des voix, des armes et des pas ; à la senteur puissante des hommes, émanant des habits, du cuir, des harnachements, des pipes, des corps en sueur, dilatant les narines, sans soulever le cœur comme certains fades parfums de femmes. Heures fortes, heures mâles, où l'homme retrouve une trace de la vie primitive, une étincelle de la race s'élevant par la force.

Ainsi il en sera tant que se présenteront aux inspections militaires des soldats ayant fait les mobilisations de guerre. Plus ils s'éclairciront, plus ils serreront les rangs, car chaque année en oblige de rester au bord du chemin ou dans la tombe. Les libérés du service militaire regarderont toujours de loin leurs camarades poursuivant quelques étapes encore. Leurs regrets iront davantage à ces frères d'armes qu'ils ne rencontreront plus sous l'uniforme, qu'aux années de jeunesse s'alignant en arrière.

C'est dans ces sentiments qu'un modeste militaire, bon soldat et bon homme, assis tristement sur son sac dans la cave, le soir de l'inspection d'hier, alors qu'à plusieurs nous buvions le verre de l'amitié, nous disait ému et larmoyant : « C'est ma dernière inspection. L'année prochaine je ne serai plus avec vous. Il me semble que je meurs déjà un peu. » Nous avons levé les yeux sur lui. Les coudes aux genoux, de ses deux mains bruniées il appuyait sa tête. Son casque était de travers, la jugulaire relevée. Son verre à moitié vide posé à même le sol. Le torse affaissé comme un homme blessé aux seins. Et nous n'avons rien dit. Nous avons bien senti que si chaque inspection nous enlève des camarades, avec eux s'en va une parcelle de notre vie.

Jean-Pierre est rentré tard de l'inspection. Malgré cela, il était franc comme l'or. La femme ne l'a pas grondé. Quand je songe à ces lon-

gues mobilisations, m'a-t-elle dit le lendemain, je n'ai pas le courage de sermonner mon homme parce qu'il a prolongé l'inspection !

Ah, digne femme helvétique, qui dans son homme sait discerner le soldat et le comprendre, ça valait bien qu'on aille monter la garde pour toi, pour nos enfants, pour la patrie !

(Journal d'Yverdon.)

DIVICO.

## L'ARTILLEUR

(Air : « Cadet Roussel »)

(dédié à un artilleur)

à l'occasion des dernières manœuvres.)

*L'artilleur s'est fait le renom  
D'avoir du goût pour le canon,  
Qu'il s'agisse de le boire  
Ou d'en faire l'outil de sa gloire.  
Ah ! Ah ! Ah ! oui vraiment,  
L'artilleur est brave et charmant.*

*Si notre monde est plein d'abus,  
L'artilleur n'a que des obus,  
Comme sa pièce, il a son âme,  
D'où jaillit le feu et la flamme.  
Ah ! Ah ! Ah ! etc...*

*L'artilleur, ce joyeux luron,  
Toujours prêt à danser en rond,  
Au cafard jamais ne succombe,  
Il s'y connaît en fait de bombe,  
Ah ! Ah ! Ah ! etc...*

*L'artilleur se place à l'affût  
Des filles, pour changer de but ;  
Au tir il n'est jamais sans cible  
Mais à l'amour il est sensible.  
Ah ! Ah ! Ah ! etc...*

*L'artilleur est un bon compagnon,  
Ennemé des coups et des gnons,  
Et pourtant dans l'artillerie,  
On voit beaucoup de batteries.  
Ah ! Ah ! Ah ! etc...* L. B.

## MON ONCLE

**M**ON oncle Rabuche excellait à découvrir les sources avec une baguette de cou-drier, il avait maints autres talents et le principal consistait à râcler du violon aux fêtes et aux noces, à chanter des romances et à débiter maintes gauloiseries aux jeunes danseurs, pour les égayer.

Chaque fois que mon oncle Rabuche « jouait une noce » il annonçait aux jeunes mariés le sexe de leur premier enfant et suscitait ainsi de nombreux paris qu'il ne manquait jamais de gagner.

Il commençait par demander aux jeunes époux quel était l'objet de leur convoitise. S'ils disaient : « nous voudrions un fils » il leur certifiait qu'ils en auraient un, prenait des témoins, acceptait les paris et, disait-il, pour que l'enjeu ne puisse être contesté, il écrivait quelques lignes énigmatiques qu'il plaçait sous enveloppe et sur cette enveloppe close hermétiquement, il priait deux ou trois personnes d'apposer leur signature en divers sens, de façon à la rendre inviolable.

Lorsque l'enfant naissait, voici comment les choses se passaient. Si les jeunes mariés, qui avaient désiré un petit garçon, voyaient leurs vœux réalisés, ils étaient satisfaits et, en outre de l'enjeu du pari, ils envoyaient à mon oncle Rabuche un joli cadeau.

S'ils étaient déçus, ils se hâtaient de venir déclarer à mon oncle Rabuche qu'il s'était trompé dans ses pronostics et qu'il avait perdu son pari.

Alors, tranquillement, mon oncle Rabuche sortait de son portefeuille la mystérieuse enveloppe, demandait : — Est-ce que vous la reconnaissiez ? Retrouvez-vous intactes les signatures des témoins qui ont concouru à la rendre inviolable ?

— Parfaitement.

— Eh ! bien décachetez vous-même cette enveloppe.

Les parieurs ouvraient l'enveloppe et y trouvaient un papier ainsi conçu : « Les époux X...